

## Laval théologique et philosophique



Gérard LECLERC, *Rome et les lefebvrists. Le dossier*. Paris, Éditions Salvator, 2009, 94 p.

Philippe Roy

Volume 66, numéro 1, 2010

Intuition et abstraction dans les théories de la connaissance  
anciennes et médiévales (I)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/044331ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/044331ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

### ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Roy, P. (2010). Compte rendu de [Gérard LECLERC, *Rome et les lefebvrists. Le dossier*. Paris, Éditions Salvator, 2009, 94 p.] *Laval théologique et philosophique*, 66(1), 231–233. <https://doi.org/10.7202/044331ar>

Asian Bishops' Conference) dont les activités sont pourtant importantes. Si l'on couvre assez bien, au cours de la période moderne l'Amérique hispanophone (les conciles de Lima et le concile plénier latino-américain de 1898, aux chapitres 34, 35 et 39) et les conciles de Baltimore (chapitre 37<sup>1</sup>), on laisse dans l'ombre les conciles nationaux d'Australie, de Chine (1924), du Japon (1926), du Vietnam (1934) et de l'Inde (1951) qui ont eu des fonctions similaires en leur temps, soit d'accompagner l'annonce de l'Évangile, la naissance de l'Église et l'inculturation du christianisme dans ces aires géographiques et qui préparaient, d'une certaine manière, ces épiscopats à Vatican II.

De même, il n'y a pas de place, pour ce qui est du deuxième millénaire chrétien, pour les Églises orientales catholiques qui ont pourtant une tradition conciliaire et synodale propre avec, notamment, l'institution du synode patriarcal. Cette tradition a pourtant la capacité de stimuler la tradition latine plus orientée vers un gouvernement personnel que synodal.

En somme, un ouvrage qui, malgré quelques lacunes, offre à un large public une vue d'ensemble de l'histoire du christianisme au moyen d'une entrée originale qui s'avère féconde. Cet Atlas a le mérite de mettre en avant un élément capital, souvent masqué, de la tradition chrétienne, soit sa vie conciliaire et synodale. J.M. Laboa, fin connaisseur de l'histoire du christianisme, tient le pari de présenter une synthèse accessible et nuancée de l'histoire du christianisme.

Gilles ROUTHIER  
Université Laval, Québec

Gérard LECLERC, **Rome et les lefebvrists. Le dossier.** Paris, Éditions Salvator, 2009, 94 p.

Le dernier livre du philosophe et journaliste Gérard Leclerc — éditorialiste de *France catholique* — sort à point. En effet, après la publication du motu proprio *Summorum Pontificum* (7 juillet 2007) revalorisant le rite tridentin, après la levée des excommunications (21 janvier 2009) des quatre évêques sacrés par M<sup>gr</sup> Marcel Lefebvre en 1988, après le motu proprio *Ecclesiae unitatem* (8 juillet 2009) par lequel Benoît XVI a rattaché la Commission *Ecclesia Dei* à la Congrégation pour la Doctrine de la foi, le monde occidental s'interroge sur l'issue des discussions doctrinales commencées le 26 octobre dernier entre Rome et les lefebvrists. En outre, l'intégration de la Commission *Ecclesia Dei* à la Congrégation pour la Doctrine de la foi n'est pas innocente : de pastoral et disciplinaire, son travail devient essentiellement doctrinal, ce qui est tout un changement de perspective. Le dialogue doctrinal s'est ouvert, mais il s'annonce difficile. Si Benoît XVI exige « l'acceptation du Concile Vatican II et du magistère post-conciliaire des papes » (lettre du 10 mars), les lefebvrists ne sont pas unis entre eux : le supérieur de la Fraternité Saint Pie X, M<sup>gr</sup> Fellay, a déclaré accepter 95 % du Concile (*La Liberté*, 2001) et semble favorable à un accord, tandis que l'un de ses confrères, M<sup>gr</sup> Tissier de Mallerais, affirmait le 3 juillet dernier, que « jamais nous ne signerons de compromis ; les discussions n'avanceront que si Rome réforme sa manière de voir et reconnaît les erreurs dans lesquelles le Concile a mené l'Église » (*La Vie*). Les traditionnalistes s'opposent particulièrement à la liberté religieuse, à la séparation de l'Église et de l'État, au dialogue œcuménique et interreligieux et à la collégialité tels qu'ils furent définis par le Concile Vatican II.

Dans son essai, Gérard Leclerc « voudrait prendre la mesure des désaccords, des possibles rapprochements, sans sous-estimer la difficulté d'un plein accord » (p. 15). Son « ambition est de donner quelques clés de compréhension du dossier » (p. 16). Pour cela, il tâche tout d'abord de faire table rase des clichés et de situer les choses dans leur contexte. Il s'attaque tout d'abord au mythe

1. Au cours de la même période, on célébrait au Canada six conciles provinciaux et un concile plénier.

bien établi selon lequel la rupture de Marcel Lefebvre trouverait ses origines lointaines dans la condamnation de l'*Action française* et les démêlés de Charles Maurras avec Pie XI : Marcel Lefebvre n'a probablement jamais lu un seul ouvrage du maître de Martigues et s'il fut proche du père Le Floch (supérieur du Séminaire français de Rome de 1904 à 1927 et écarté à cause de son opposition à la condamnation du mouvement maurassien), c'est en raison d'une proximité spirituelle et non politique ; en tout cas c'est ce que les écrits et discours de Lefebvre laissent penser et l'auteur a raison d'insister. Gérard Leclerc tente donc de replacer les choses à leur place, c'est-à-dire sur le terrain proprement religieux et plus précisément sur celui du catholicisme intransigeant issu de la Révolution française. L'auteur aurait cependant pu s'étendre davantage sur cette notion, car son renvoi aux travaux d'Émile Poulat est un peu rapide et par conséquent trop simplifié. Il insiste en revanche avec pertinence sur la formation romaine de Marcel Lefebvre, sur ses études à la Grégorienne, et sur le thomisme du cardinal Louis Billot, l'un de ses maîtres. L'auteur aurait pu (même s'il le mentionne plus loin) présenter plus en détail le climat qui prévalait dans la Rome de cette époque, climat dominé par la chaleur intense qui se dégageait de la lutte papale contre le modernisme. Tous ces éléments expliquent en effet la réaction de la minorité à Vatican II, minorité conduite par le *Coetus Internationalis Patrum*, dont les membres étaient des hommes au profil romain similaire à celui de Marcel Lefebvre, et qui ne comprirent pas que tout ce qu'ils avaient appris dans les universités romaines du premier quart du XX<sup>e</sup> siècle se trouvait brusquement récusé dans l'*Aula* conciliaire.

Gérard Leclerc présente ensuite l'itinéraire préconciliaire de Marcel Lefebvre, en insistant plus particulièrement sur sa vie de missionnaire qui l'a mené dans les hautes sphères de la hiérarchie ecclésiastique (délégué apostolique — archevêque de Dakar), et en présentant également ses origines familiales, ses études à Rome, son séjour dans le diocèse de Tulle et enfin sa nomination à la tête de la Congrégation du Saint-Esprit en 1962, quelques mois avant l'ouverture du Concile Vatican II, événement qui est l'objet du troisième chapitre de cet ouvrage. Sans reprendre en détail le déroulement du Concile — ce n'est pas son objet —, Gérard Leclerc montre bien que pour Marcel Lefebvre « la bataille a commencé avant l'ouverture du Concile [...] au sein de la Commission centrale préparatoire [...] » (p. 40) surtout à propos de la liberté religieuse, qui a vu l'affrontement désormais légendaire entre les cardinaux Ottaviani et Bea. Ce furent ensuite les luttes *in Aula* au sujet de la liturgie tout d'abord, puis de la notion de collégialité et surtout de la liberté religieuse.

Dans son avant-dernier chapitre Gérard Leclerc s'attarde sur les années postconciliaires, de la démission de Marcel Lefebvre à la tête de sa Congrégation (sujet sur lequel il aurait été intéressant que l'auteur développe, car cette démission est chargée de sens), jusqu'à sa mort, en passant par la revue *Fortes in Fide*, la résistance à la réforme liturgique, la fondation du séminaire d'Écône, la fameuse messe de Lille et, surtout, le sacre de quatre évêques, le 30 juin 1988, avec les conséquences que cet acte entraîna.

Malgré tout, le dialogue n'a jamais vraiment cessé entre les lefebvristes et le Vatican. Avant les sacres de 1988, un accord fut d'ailleurs presque conclu entre les deux partis, par la médiation du cardinal Ratzinger, alors préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la foi. L'échec de cette tentative de réconciliation est-il la cause de la détermination avec laquelle Benoît XVI a pris tellement à cœur, depuis son élection, le dialogue avec ce mouvement ?

L'auteur termine avec un chapitre sur *les dimensions d'un désaccord*, dans lequel il met en perspective le contexte historique des années 1960 et revient sur les tiraillements qui ont divisé le Concile ainsi que sur les contestations du mouvement traditionaliste à l'égard des magistères de Paul VI et de Jean-Paul II. Il s'attarde également sur les différentes cultures théologiques qui se sont

développées suite à la volonté de Léon XIII de faire renaître le thomisme. L'auteur montre avec pertinence qu'il y avait différentes écoles thomistes, celle de Pierre Rousselot, par exemple, bien différente de l'enseignement dispensé à la Grégorienne. Il présente la réaction romaine des années 1950 face à la « théologie nouvelle », représentée essentiellement par Congar et de Lubac, théologie contre laquelle les membres de la minorité se sont élevés à Vatican II, car il est certain que ni *Lumen Gentium* ni *Nostra Aetate* ne sont compréhensibles sans connaître les travaux de ces deux auteurs. Gérard Leclerc en arrive à la conclusion que les discussions doctrinales devront commencer par un « examen de l'incompréhension manifeste de la Tradition telle que l'entend le *lefebvrisme* à l'égard du ressourcement qui a précédé Vatican II » (p. 79).

Finalement, ce petit livre brosse un tableau succinct de la problématique et des grands enjeux qui se cachent derrière la question lefebvrisme. Les spécialistes n'y apprendront certes rien, pas plus d'ailleurs que ceux qui suivent de près cette affaire, mais l'ouvrage ne leur est pas destiné. En revanche, ceux qui cherchent une bonne synthèse des données historico-théologiques du problème y trouveront leur compte.

Philippe ROY  
Université Laval, Québec

Giancarlo MAIORINO, **First Pages. A Poetics of Titles**. University Park, Pa., The Pennsylvania State University Press, 2008, XIV-362 p.

Les premières pages d'un livre sont presque toujours déterminantes pour en annoncer le contenu, assurer l'autorité de l'auteur et prouver sa maîtrise du sujet, mais aussi pour donner au lecteur la curiosité de poursuivre sa lecture et d'approfondir son survol. Je crois profondément que le choix du titre est lourd de conséquences pour tout ouvrage et pour son auteur. Le professeur Giancarlo Maiorino s'est intéressé à ces deux aspects dans son ouvrage justement intitulé *First Pages. A Poetics of Titles*. L'auteur reprend le néologisme anglais « titology » ou « titologie », emprunté au critique littéraire Harry Levin (1912-1994), qui voulait entreprendre des études sur les titres et leur formation, dès 1977 (p. 3). Ce champ d'études reste encore assez inexploré, même en 2010.

Dans une belle métaphore, Giancarlo Maiorino affirme que le titre d'une œuvre est aussi important que la façade pour un édifice (p. 3). Dans un style libre plutôt apparenté à un essai littéraire, *First Pages. A Poetics of Titles* se subdivise en trois parties inégales : « modernité », « modernisme », et « postmodernisme ». Les œuvres conviées en guise d'exemples ne sont pas toutes des « classiques » de la littérature universelle, mais plusieurs sont célèbres et d'autres sont représentatives des différents modes de formation des titres. Parmi une multitude d'ouvrages cités, on reconnaîtra *Don Quichotte*, de Cervantès, mais aussi les *Essais* de Montaigne, *Ulysse* de James Joyce, et *Six personnages en quête d'auteur*, de Pirandello. Dans ce dernier cas, c'est le chiffre « 6 » inclus dans le titre qui donne lieu à une brève méditation (p. 126). Quant à James Joyce, son célèbre roman *Ulysse* (1922) s'inscrirait directement dans un courant de références à la culture de la Grèce antique (*L'Odyssée* d'Homère) et à son renouveau au cours et après le 19<sup>e</sup> siècle (p. 67). On sait d'ailleurs que Joyce suggérerait à ses amis de lire *L'Odyssée* d'Homère avant d'aborder son *Ulysse*.

Le professeur Giancarlo Maiorino fait parfois preuve d'une grande érudition dans ses promenades littéraires riches en évocations : ainsi, on voit que l'époque de la Renaissance était propice à des titres érudits, à des titres humanistes et évocateurs comme *Le Prince*, *L'Utopie*, *Éloge de la folie*, qui sont tous devenus des classiques (p. 47). Ailleurs, on apprend que le philosophe marxiste Georg Lukacs fustigeait les titres de romans qui destituaient leurs personnages principaux, comme *L'Idiot* de Dostoïevski, ou *L'Homme sans qualités*, de Robert Musil (p. 251). Mais depuis quelques décen-